

Ville Musique Ville vivante

Par tous les modes de perception, Pierre Henry fait de chaque son de la vie une note. La ville est pour lui un orgue à bruit

Entretien Dominique Truco Photo Jean-Luc Moulène

En 1950, dans les *Cahiers du conservatoire*, Pierre Henry, qui fut élève d'Olivier Messiaen, Félix Passeronne et Nadia Boulanger, et turbulent assistant de Pierre Schaeffer, préfigure ainsi sa révolution de la musique : «*Il faut détruire la musique*», «*elle doit être harmonie des sphères*»... «*pour vivre plus fort comme le fait tout phénomène vivant*», «*alors ce sera peut-être la musique concrète, la musique du vivant et du soleil*». Dans ses studios, chambres magmatiques, l'oreille tendue sur l'univers, Pierre Henry capte, invente, triture et classe tous les sons de la vie. Son œuvre est le monde en audition dans toutes ses dimensions mixé à ses méditations.

L'Actualité. – Quelle place tient la ville dans votre création ?

Pierre Henry. – C'est un réservoir de sonothèque. Un orgue à bruits, sans silence.

La ville n'est pas une exception dans ma création. C'est un univers nécessaire mais souvent banal. Trop continu, trop prolongé, trop lié à une sociologie et à présent «bruit de fond».

En 1976, j'ai voulu découper mon univers sonore en douze thèmes : *la vie, la ville, les animaux, les rites, la guerre, la danse, l'harmonie, le langage, la terre, la foule, le temps, la mort*. L'ensemble «Parcours-Cosmogonie» était la structuration thématique de mon œuvre. Et dans la ville, naturellement, les autres thèmes sont sous-jacents.

«Je n'écris pas ma musique avec des notes, mais avec des mots», écrivez-vous dans votre Journal de mes sons. A la lettre V de votre bibliothèque sonore quels titres réfèrent à Ville ?

Je fonctionne par association d'idées en général. C'est le sens de ce vocabulaire.

La foule
Métro
Démolition
Klaxons
Usine
Mode
Marche
Trains
Flipper
Gare
Trafic
Yéyé
Attentat
Défilé
Glas
Usine Jazz

Tambour militaire
Sirène tournoyante
Machinerie
Série machine
Carillon
Tocsin
Martèlement stable
Tourniquet balançoire
Répression
Harangue
Break
Horloge grave
Vrombissements
Bourdonnements
Poutres et matraquages
Hélicos
Sirène diatonique
Pollution
Parade
Ferroviaire
Fièvre
Trémolo ferraille
Thème enclume
Enfants
Vapeur de ville
Chiens
14 juillet
Vitesse
Egouts
Chaudière
Pendules
Chats
Rythme
Pop
Soldats
Pin-Pon
Circulation
Portes
Pas
Siffleur
Fête foraine
Incendie
Escaliers



Pierre Henry et Jacques Villeglé

Transistor
Ascenseur
Ambiance foire du Trône
Chasse d'eau
Ambiance de rue
Radio
Pas et chuchotements
Rumeurs
Billard électrique
Ozone.

Quels univers sonores renferment quelques-unes de ces bandes portant ces titres ?

C'est en général réaliste et quelquefois stylisé. Ici, le son vaut une note. Et ce sont ces nouvelles notes qui créent un climat, une ambiance, un univers, et finalement une œuvre, comme un studio traverserait la ville.

La ville est-elle pour vous un instrument ou une immense source d'invention de sons et de sens nouveaux ?

La ville est un prétexte (surtout un creuset) et à la fois une source réaliste et onirique. La ville est prétexte de thèmes – et m'intéresse sous l'aspect *incidental*. Dans la ville le continu m'ennuie. Les moments accidentels représentant l'activité humaine sont sources expressives. Sinon, je préfère inventer artificiellement des sons urbains, comme dans *Spatiodynamisme* composé en 1955 pour la Tour cybernétique de Nicolas Schöffer. Nous avions à cette époque l'idée de créer des sonorités de ville devant remplacer le réel – pour une ville idéale mais abstraite, une sorte d'utopie sonore.

«S'il est encore une ville vivante de nos jours, c'est bien la Ville/Musique», soulignez-vous en introduction du livret à votre œuvre La Ville. Die Stadt de 1994. Qu'est-ce que cette Ville/Musique ?

La Ville/Musique s'entend dans le sens symphonie. Alors tout est vocabulaire musical, et chaque bruit est synonyme de vie et donc de musique.

Vous arrive-t-il de partir dans une ville simplement pour la découvrir ?

Pas spécialement aujourd'hui. Mais je retourne dans des villes de prédilection pour leur valeur sonore. Par exemple, Istanbul, Venise – géographies auditives, proches d'un langage. Sinon, je préfère découvrir une ville en regardant les guides touristiques !

Que faites-vous dans chacune d'elles pour les appréhender ?

Je déambule. Je m'assieds aux terrasses des cafés. J'attends autre chose.

Chacune d'elle est-elle une entité différente ?

Cela dépend des hauteurs des maisons. Oui, elles ont chacune leur spécificité sensorielle.

Peut-on les décrire comme un corps vivant ?

De par leurs rythmes propres, leurs pulsations, dans ce sens, oui. Mais la ville m'intéresse pour m'y fondre. C'est moi qui reste le corps vivant. La ville n'est qu'une structure.

Vous avez toujours vécu à Paris. La «musique» de Paris a-t-elle évolué tout au long de ces décennies ?

Elle a évolué, comme le monde entier, en niveau sonore. Dans la ville le temps passe très vite. On n'en a pas la notion véritable. La ville m'intéresse dans son aspect humain. Elle est pour moi très cinématographique et pas du tout radiophonique. Il faut des incidents. Une histoire. Pour moi la ville n'est pas du tout abstraite et reste artificielle. Et je préfère faire des bruits de ville futuriste – même avec les bruits réels – plutôt que de m'y promener avec un microphone. Je préfère «l'homme à la caméra».

Et l'aspect «inhumain» des villes vous intéresse-t-il ?

Lorsque je suis dans mon studio, l'inhumain devient émotion.

Ecririez-vous une œuvre pour Hiroshima ?

Dans mon travail, il y a toujours la vision de la dégradation. La faille écologique, nucléaire. L'apocalypse est à notre porte. ■

«Je revendique le droit au chant des grenouilles !»

Le botaniste Yves Baron consomme la ville avec une extrême modération. Et préfère la laisser aux autres...

La ville ne doit pas être le terrain de jeu favori du botaniste.

Pas vraiment, non ! La ville, c'est un désert biologique. Un endroit où je ne me rends que par obligation, où je me sens emprisonné. C'est un espace où l'homme a éradiqué tout ce qui était naturel et sauvage. Parce qu'il voulait quelque chose de domestiqué... Aujourd'hui, la seule biodiversité de la ville, c'est une nature anthropique, entièrement forgée par l'homme. Et moi, ce que j'aime, c'est le chant des grenouilles... Ça c'est un truc que je revendique : mon droit au chant des grenouilles ! En ce sens, je suis un paléolithique!

A vos yeux, le milieu urbain ne serait donc qu'un bloc de béton froid...

Pas complètement. Il y a les parcs et jardins... bien qu'ils témoignent aussi de cette domestication de la nature ! Et si on n'entretient pas les bâtiments, la nature les recolonise. Un ou deux siècles plus tard, il n'y a plus qu'une forêt... sur un tas de pierres !

Sans attendre le siècle prochain, n'y a-t-il vraiment rien à découvrir dès maintenant ?

Si, bien sûr. Il y a toujours des choses à regarder. On peut trouver des plantes échappées de cultures, emportées par le vent, les oiseaux... ou les fourmis. Au pied de la Tour à l'Oiseau, il y a un véritable musée d'ethnobotanique. Même après désherbage chimique, on trouve encore des pieds de maceron, un ancien légume dont on mangeait les racines. Le long des escaliers de la gare, on peut voir du lilas d'Espagne, une plante ornementale qui a élu domicile dans les vieux murs. Sur le flan sud de la cathédrale Saint-Pierre, il y a quelques spécimens d'érigéron mucroné, sorte de «pâquerette» ornementale d'origine américaine. Le long des murs de l'ancienne gendarmerie, on trouve aussi des Buddleias, des arbustes autrefois cultivés dans les jardins. Vraiment, il y a



Bruno Veysser

des choses à voir, pour peu qu'on se donne la peine de chercher. Et il y a aussi des plantes sauvages, des pionnières qui s'installent à la faveur de n'importe quelle anfractuosité. Par exemple, il existe surtout quelques coins de rues où la nature reprend discrètement ses droits. Sur un mur abandonné à sa dégradation, il suffit d'une fissure pour voir pousser des choses étonnantes ! Allez vous balader dans la rue Renaudot, en plein cœur de Poitiers ! Vous constaterez qu'une fougère a réussi à pousser dans l'encoignure d'un porche !

La situation n'est donc pas si catastrophique.

Non, sauf qu'en définitive, on ne recense que des espèces banales. Aucune chance de trouver des plantes rares dans un centre-ville.

Le développement de l'activité humaine, et a fortiori de la ville, serait donc incompatible avec la nature ?

Incompatible ? Pas du tout ! En fait, l'homme civilisé a exclu la nature de son champ de connaissance.

Par haine ?

Plutôt par peur. A la campagne, on déteste la nature, gibier excepté. Mais en ville, on la craint. C'est culturel. Pour l'homme néolithique, tout ce qui vient de la nature est mauvais. En cela, la ville a quelque chose de rassurant.

Recueilli par Emmanuel Touron